

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 64 (1935)
Heft: 6

Rubrik: Notre père missionnaire

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOTRE PÈRE MISSIONNAIRE

Voici bien une année que nous n'avons plus donné à nos lecteurs, dont beaucoup furent ses élèves, des nouvelles de « notre » missionnaire. Lui-même se proposait d'écrire un article, qu'il remit de courrier en courrier et que ses occupations et la maladie ne lui permirent pas d'écrire. Quelques extraits de ses lettres y suppléeront.

Séminaire St-Gall, 9 octobre 1934. — C'est un malade qui vous écrit. Il n'est pas à l'hôpital, mais ne vaut pas cher. Un moustique impaludé m'a piqué et, n'avais-je pas pris assez de quinine ? vendredi, 28 septembre, dans la nuit, je me suis senti un peu fiévreux. J'ai ramassé tout ce que j'ai pu trouver pour me couvrir, j'ai transpiré et le matin j'ai pu dire la messe. Comme cela m'était arrivé déjà, je n'y ai pas pris garde, sinon que, le samedi, je ne suis pas allé en station. Le dimanche, j'en avais du remords, quand, vers 5 h. $\frac{1}{2}$, je me sens fiévreux de nouveau. Personne à la maison. Je ramasse dans mon lit et autour de mon lit tout ce qui pouvait m'être nécessaire. Pendant ce temps, la fièvre monte à 39°. Trois couvertures ; je transpire ; de la tisane chaude m'arrive vers 7 h. $\frac{1}{2}$. J'en ai mouillé des chemises jusqu'à 2 h. du matin ! A 5 h. $\frac{1}{2}$, je disais ma messe, mais je n'étais pas fier. Lundi, rien, ni mardi, jusqu'à 5 h. $\frac{1}{2}$, où m'arrivait la même histoire, mais la fièvre à 40°. Le matin, j'ai dit la messe encore. J'ai enfin compris que c'était le paludisme et qu'il fallait de la quinine en dose massive pour tuer, à leur éclosion, tous les microbes qui se reproduisaient en progression géométrique toutes les quarante-huit heures exactement. Mercredi, faible, mais tranquille, et jeudi aussi. J'ai absorbé force quinine, par la bouche, par piqûre. Vers 5 h. $\frac{1}{2}$, jeudi, la crise arrive, la fièvre monte au-dessus de 40° ; j'ai dû attendre pour avoir du chaud et pouvoir transpirer. La température a fini par baisser devant des soins brutaux ; vers 2 h. $\frac{1}{2}$, c'était l'état normal dans une extrême faiblesse, si bien que je disais quand même ma messe vers 5 h. $\frac{1}{2}$. Je me suis préparé à toute éventualité par la confession et par la disposition de tout ce que j'avais à régler. Je « m'enquininisais » énergiquement. Le samedi, la crise ne s'est pas montrée ; elle s'est manifestée, par petits accès, d'hier soir à ce matin. Je suis loin d'être remis. Je dis mon bréviaire, mets quelques affaires en ordre et je vous écris enfin ; c'est tout ce dont je suis capable...

Grand merci pour les nouvelles. Les coupures de journaux sur le Tir fédéral m'ont ému et rendu un peu de fierté. Depuis des mois, j'ai honte de l'Europe. Les scandales de grande envergure se multiplient et révèlent une corruption dont on ne soupçonnait pas l'étendue. C'est à se demander si les sauvages, c'est nous. Les indigènes ne se gênent pas pour nous le « flanquer à la figure ». Si vous saviez combien tout cela nuit à la religion, dans les milieux qui savent lire et qui se repaissent, dans les journaux, avant tout, des meurtres d'amour, des assassinats crapuleux et des spectacles les plus sensuels des dancings et boîtes du même genre. Ajoutez à cela les exemples de la plupart des blancs qui sont ici et ne cherchent que l'argent, afin de « bien boire, bon manger et s'amuser avec petit la femme ». Les discours du Tir montrent qu'il y a autre chose que ces abominations, et cela m'a rendu quelque courage et un peu de fierté d'être blanc. Quelle responsabilité que celle de cette Europe, qui se flatte d'être colonisatrice, ce qui devrait signifier éducatrice de ces peuples...

Je reviendrai en cette Europe, en fin 1935, à moins que la maladie ne m'oblige à rentrer plus tôt que je ne pensais. Je tiens encore la cognée par le

manche, et si les crises ne reprennent pas, je puis avoir le dessus. Mais si tous les deux jours quelques millions ou milliards de globules rouges sont dévorés par les microbes, l'anémie m'obligera à quitter ces lieux. *Sicut voluntas fuerit in Coelo!*

... La chapelle de Gadôncé est achevée. J'ai passé plusieurs jours sur les toits, par un bon soleil. Elle a été inaugurée le 2 septembre. La chapelle de Sôhou-mé est sous toit. Il reste aux catéchumènes à terminer les murs, qui étaient de « bisingue » et qu'il faut plaquer de fortes couches de terre pétrie, en maints endroits, pour qu'ils aient quelque apparence. Après crépissage, portes, fenêtres, bancs, autels, il y aura inauguration. Quand ! Dieu le sait. Gbézoumé n'a pas encore eu ses baptêmes. Dans l'état où je suis, il n'est pas prudent d'aller dans ce rendez-vous des moustiques du pays. La dernière chapelle, celle d'Agbanto, est commencée. Les murs sortent de terre d'environ 70 cm. Un puits, d'une dizaine de mètres, a été creusé auprès et fournit de l'eau excellente ; mais il faut en consolider les bords et établir un parapet, pour que les saletés n'y descendent pas. Au point de vue religieux, je suis content de ces stations. Mais au point de vue financier, je suis à sec et j'ai grand besoin que mes amis me viennent en aide. Eux et le bon Dieu m'ont si souvent secouru, que je compte à la fois sur le bon Dieu et sur eux. Que ceux-ci pensent à moi et à mes enfants, au moins dans leurs prières.

10 octobre. — Je crois être convalescent. Les forces reviennent. Je continue à m'intoxiquer de quinine, car c'est une intoxication, mais nécessaire. J'en ai encore pour un mois, après quoi, j'espère revenir à la dose ordinaire. L'ennui, c'est la transpiration abondante de toutes les nuits. Mais je tiens. Samedi, je ne résisterai pas à l'attirance de Guézin ; j'irai en train ; je n'aurai à marcher que 5 à 6 km. Le courrier va partir. Dites mes amitiés à tous mes chers anciens élèves et rappelez-leur mon souvenir et... mon compte de chèques.

Ouïdah, 5 décembre 1934. — Votre lettre m'est arrivée le 1^{er} décembre, au moment où me reprenait un nouvel accès de paludisme. A 4 h., j'avais 40,3°. Lit, suée, métagrine, grogs... ; la température a mis longtemps à baisser, pour remonter, a cédé le matin, est revenue dans la journée et la nuit. La quinine l'a tuée enfin, mais jusqu'à quand ? Dieu le sait. Hier, j'allais mieux ; aujourd'hui, je me sens en état normal, quoique affaibli ; je crains de ne pouvoir tenir en place, samedi : mes stations m'appellent. *Ubi amatur non laboratur*, etc. L'amour du missionnaire et celui de l'amoureux sont aussi aveugles l'un que l'autre. Merci pour vos vœux ; dites les miens à mes amis. Il en est qui sont bien intéressés : qu'ils ne m'oublient pas, dans leur cœur, sans doute, mais par leur bourse aussi. Grâce à eux, et s'ils le veulent, que de bien je pourrai faire ! Le 30 décembre, il y aura baptême à Gbézoumé, même si je ne puis prêcher la retraite ; le 6 janvier, confirmation à Guézin. Mes chrétiens et catéchumènes préparent une route, de la route officielle à la chapelle, au travers du marigot, pour que l'auto de Son Excellence puisse arriver à pied d'œuvre, et moi aussi, par la suite, mais en bécane. Ce ne sera pas du luxe, mais coûtera bien des efforts, d'autant plus que la pêche est rude, car le poisson est rare. Vous ai-je dit qu'il y avait eu de nouveau inondation ? L'eau n'est pas entrée dans la chapelle, mais il ne s'en est fallu que d'un doigt. Le sol de la nef n'en était pas moins tout imprégné d'eau. J'avais un champ de manioc, planté par des chrétiens ou des catéchumènes, qui ne trouvaient pas à gagner leur vie, que j'ai occupés ainsi, en les payant pour leur venir en aide. Ce champ commençait à produire ; j'en aurais retiré 4 à 500 fr., plus que mes dépenses. L'eau l'a envahi ; tout est gâté. On l'a replanté sans grands frais ; mais c'est un retard de huit mois.

Autre fléau : les sauterelles. Le 19 novembre, un nuage a passé, large d'au moins 3 km. et a défilé à vive allure, pendant 2 h. de temps. Nous avons au moins trois poses de maïs en fleur. J'ai fait sortir les élèves de classe, les ai armés de vieille ferraille et maintenant : allez, frappez, criez ! J'étais partout présent pour rappeler à l'ordre ceux qui ne « travaillaient pas ». C'était en plein soleil, entre 11 h. et 1 h. Mais « on les a eues ». Il ne restait que quelques retardataires. J'en avais une pose à Agbanto. Le catéchiste et mes catéchumènes l'ont préservée aussi. Cette sorte de musique est efficace. A preuve d'un champ pas très éloigné du nôtre, il ne reste que des « tsercos ».

Ce serait beau, trop beau, d'être missionnaire, si nous n'avions des soucis d'argent. Mes plantations ne suffisent pas à couvrir... mes chapelles. J'ai à payer la charpente de celle d'Agbanto et ses tôles ; j'aurai à la meubler du strict nécessaire et aussi celle de Sôhou-mé. Je voudrais pouvoir partir d'ici, dans le courant de l'été 1935, sans laisser de dettes, et même avec quelques francs à mon actif pour payer les catéchistes en mon absence.

Séminaire d'Ouïdah, 14 février 1935. — Voici quelques nouvelles de ma famille noire. Mon deuxième accès de paludisme ne m'a pas empêché de prêcher une retraite de trois jours à Gbézoumé où, le 30 décembre, j'ai baptisé 28 néophytes. J'en ai prêché une autre à Guézin, pour préparer la Confirmation. Belle fête, où j'ai revu le roi et « mon » parapluie, débarrassé des décorations dont je l'avais paré, il y a deux ans. Elle nous a valu de nouvelles sympathies ; espérons qu'elles se seront étendues jusqu'au bon Dieu...

Je compte vous revenir en Europe aux mois d'automne. Puissent des dons me parvenir, pour que je puisse quitter mes stations sans souci... ¹

¹ *Nous rappelons que le compte de chèque du R. P. Monney s'intitule : Mission du R. P. Monney, Hauterive, et que son numéro est : II a 1238.*

UNE ÉDUCATRICE MODÈLE

« Si j'ai des maux de tête et des pensums, si je jette des boulettes au professeur, c'est qu'on refuse de m'envoyer sur mer. » Ainsi parle, dans un volume récemment paru ¹, un jeune Genevois, Etienne Duval. Marin à Genève... si l'on peut ! De quoi se mêle ce bonhomme de 13 ans ? « Je veux être marin », répète-t-il. Pour prouver qu'il a la « vocation », il dort sur le plancher, enveloppé d'une couverture. A la fin, il faut bien prendre la chose au sérieux. A 15 ans, Etienne est embarqué sur un navire. Au moment du départ, la séparation lui coûte tant « qu'il lui semble que ses cheveux vont blanchir » ; mais il n'en laisse rien paraître, pour ne pas peiner ses parents.

En mer, plus d'« élève médiocre », mais un adolescent, au hâle foncé, aux longs cheveux noirs bouclés, dont la vigueur de caractère en impose aux camarades sceptiques et noceurs du milieu corrompu dans lequel il se trouve. Des hommes grossiers et impies s'acharnent à lui faire perdre la foi, des supérieurs l'encouragent au mal ; c'est en vain, il garde son innocence. Chaque dimanche,

¹ *Madame Adrien Duval.* Vie écrite par son mari, rééditée par M. le Chanoine A. Duval. Un volume avec de nombreuses reproductions photographiques et des dessins au trait du peintre F. Duval. Jacquemoud, Editeur, Corraterie, Genève, et chez l'auteur : Chanoine Duval, Institut Florimont, Petit-Lancy, Genève.